

T R A N S

Du même auteur

Safari
roman
Tristram, 2001

Sniper
roman
Tristram, 2002
et coll. « Librio », 2004

Lutte à mort
théâtre
Tristram, 2004

Fiction & Cie



Pavel Hak

TRANS

roman

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION
« *Fiction & Cie* »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02106669-2

© Éditions du Seuil, août 2006

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Affamés, terrorisés.

Embusqués dans la bouche d'égout.

Personne, à part les patrouilles de soldats, n'a le droit de s'aventurer dans les rues jonchées de cadavres. Mais ils sont là. Et leurs yeux fixent les victimes du froid. Un vieillard, au milieu de la rue. Une femme, un peu plus loin, devant une maison détruite. Et puis, presque tout au fond de la rue, deux enfants, gisant enlacés derrière un muret où ils se sont réfugiés cette nuit, dans l'espoir de survivre.

Silence total. Joues creuses.

Ils attendent sans oser bouger.

Les cadavres qu'observent leurs yeux se trouvent à quelques dizaines de mètres du trou de canalisation. Quelques dizaines de mètres, faciles à parcourir pour un homme bien portant en temps normal. Mais ils sont épuisés. Et (un autre facteur jouant en leur défaveur) le moindre pas le moindre souffle se propagent dans ce silence de tombe à des centaines de mètres, faisant un bruit assez fort pour

réveiller les soldats sommeillant sur les miradors. Il faut donc rester immobile, n'émettre aucun son, attendre le premier bruit de la ville... – un bruit assez grand pour couvrir les pas précipités. Sera-ce l'allumage des machines à l'usine d'armement? Les claquements métalliques des fusils du peloton d'exécution? Le moteur du camion d'éboueurs? Les sirènes d'alarme?

Froid polaire. Crampes à l'estomac.

Lèvres retroussées. Dents.

Tous ceux qui errent à travers le pays à la recherche de nourriture savent qu'ils peuvent crever d'un jour à l'autre. La mort les guette. L'épuisement physique mine leur résistance. Ils n'ont aucune certitude de respirer dans une heure. Et cette fin imprévisible les terrorise. Menace omniprésente qui n'épargne personne. Ni les riches ni les dignitaires du régime. Mais que se passe-t-il avec les morts ramassés par les équipes d'éboueurs embauchés par l'État? La rumeur parle de festins dans les palais gouvernementaux. Les esprits malintentionnés s'interrogent sur la production de conserves qui (bizarrement) n'a pas cessé malgré la pénurie de viande bovine et porcine. La population, épuisée par des années de restrictions, serait-elle prête à se nourrir de morts? Le régime s'y oppose. Si les morts étaient des étrangers, le régime ne s'y opposerait peut-être pas avec autant de fermeté, acceptant que la population indigène se nourrisse d'intrus. Les indigènes se dévorant entre eux, le régime ne l'admet pas. Par superstition? Pour des raisons idéologiques?

Milliers de morts. Millions d'affamés.

Système de surveillance implacable.

Leurs yeux épient la rue. Prêts à transgresser l'interdit, ils autopsient les cadavres gisant là où la mort les a fauchés. Le trajet à parcourir, les jambes du mort à attraper, tirer pour détacher le corps du sol gelé, reculer en traînant la prise convoitée jusqu'à la bouche d'égout où il faut s'engouffrer avant qu'une balle ne fracasse la boîte crânienne du voleur : action presque impossible à réaliser. Mais la faim jette dans l'action impossible même les plus faibles. Tous, sans prendre de décision, décident d'ignorer l'interdit. Comment tromper la vigilance des soldats ? Quelle stratégie choisir ? Un assaut désespéré semble le plus approprié. Et les hommes affamés s'y préparent, sans avoir la force pour le réaliser. Manquant d'énergie musculaire. Privés d'énergie mentale.

Humains condamnés à disparaître.

Proies désarmées du pouvoir hyperarmé.

Sans déjouer le système de surveillance, sans trouer les barrières de l'oppression, les affamés n'ont aucune chance de se procurer de la nourriture. Mais s'ils ne s'en procurent pas, les températures polaires (descendues encore plus bas cette nuit) les transformeront en blocs de chair gelée, gisant à l'endroit où l'attente les a trahis. Car sans manger ne serait-ce qu'une racine d'herbe personne ne peut survivre. Et les affamés le savent.

Nécessité d'agir. Impatience.

Rue étroitement surveillée.

Mains tremblantes. Nerfs à vif.

Trop longue attente. Angoisse.

S'il n'avait pas fait l'expérience de la machine étatique, Wu Tse ne saurait pas non plus comment agir. Mais, quelques mois auparavant, on ne sait par quel hasard, l'officier Deng Zhou l'avait choisi dans la foule de demandeurs d'emploi : l'occasion inespérée de gagner quelques bols de riz. Cela faisait dix-sept jours que Wu Tse n'avait rien mangé. L'herbe, arrachée par des mains osseuses, mâchée par des bouches voraces de squelettes au seuil de la mort, avait disparu aussitôt après les animaux domestiques, les chiens errants, les rats. À cette époque, poussé par la faim et le désespoir, Wu Tse, comme n'importe quel membre de la population exaspérée par le sort qui était le sien, était depuis longtemps prêt à se nourrir de morts (malgré l'interdiction du régime). Mais il ne savait pas où en trouver. Le premier jour de travail sous le commandement de l'officier Deng Zhou, Wu Tse comprit les impératifs de l'action.

– Enfilez vos gants de caoutchouc, hurla l'officier Deng Zhou. Et montez vite dans la cabine de votre camion d'éboueurs.

Wu Tse exécuta les ordres.

Ils étaient trois pauvres diables par véhicule (un chauffeur, deux ramasseurs). Une dizaine de camions, rangés

dans la cour de la préfecture de police, allumèrent leur moteur. À chacun son secteur, la ville était divisée en dix secteurs. Tout dans cet État (la production d'armes, les exécutions sommaires, la vie privée des gens) était organisé avec la même méticulosité qui, depuis près d'un siècle, tenait la population sous le joug d'un régime atroce (le régime qui oblige Wu Tse et ses complices à attendre dans le froid glacial du matin, embusqués à l'entrée d'une canalisation souterraine). Le camion d'éboueurs s'ébranla, quitta la cour de la préfecture de police, prit la rue menant vers leur secteur, le secteur Qizhou.

– Le secteur où vous apprendrez votre boulot, proclama l'officier Deng Zhou.

Tout au long du trajet entre la préfecture de police et le secteur Qizhou, Wu Tse regarda ses mains gantées de caoutchouc. Aurait-il l'occasion, après dix-sept jours de jeûne, d'arracher un morceau de viande aux flancs d'un cadavre? Il crevait de faim, des spasmes lui torturaient l'estomac, des troubles oculaires perturbaient sa vision...

– mais il n'était pas dupe: il savait que dans chaque équipe un homme au moins travaillait pour la police, et que s'il voulait voler de la viande humaine, il lui fallait agir en catimini, sans se fier à personne.

– Voilà notre secteur, annonça le chauffeur Lee. Allez-y, camarades, on nettoie! Y a de quoi, la nuit a été rude!

Précédé par son collègue Lao Zu, Wu Tse descendit du camion. Ses mains emprisonnées dans les gants de caoutchouc tressaillaient, ses pensées se disloquaient, sa vision

se brouillait, mais Wu Tse ne savait toujours pas ce qui l'attendait. Leur premier cadavre fut un homme d'âge mûr, mort de froid sous un tas de cartons où il s'était couché pour dormir. Wu Tse se baissa, toucha les jambes de l'homme. Elles étaient d'une rigidité inattendue. Cette raideur le troubla. Mais Lao Zu tenait déjà les bras du mort et encourageait Wu Tse à suivre son exemple.

– Dépêche!

Ils soulevèrent le cadavre. Ce fut comme soulever une momie de glace! En se dirigeant vers la benne du camion, Wu Tse n'arrivait pas à détacher son regard de la bouche de l'homme. Muette, elle semblait crier encore sa faim et sa rage. En même temps, ses gencives édentées, sa langue rigide, avouaient le terrible échec d'une vie.

– Un, deux, trois, cria Lao Zu en balançant le cadavre.

L'homme atterrit dans la benne du camion. Le corps gelé heurta le fond d'acier. Un bruit sinistre, amplifié par les parois de l'engin, résonna dans les profondeurs de la benne: Wu Tse en éprouva un réel effroi.

– Qu'est-ce que tu attends? cria Lao Zu.

Wu Tse se rendit compte que le camion redémarrait: il y avait tant d'autres cadavres à ramasser, le temps pressait, la mission était dure, la compétition féroce... – et il ne fallait pas montrer ses états d'âme: il n'était pas exclu que Lao Zu soit le délateur du groupe et que les cadavres eux-mêmes (remplissant *post mortem* on ne sait quel contrat) travaillent pour le régime, agents d'outre-tombe!

– C'est la première fois que je touche un mort, mentit Wu Tse.

– Et ça t'émeut? rit Lao Zu. Tu t'habitueras, t'inquiète, camarade. On a décroché un bon boulot, meilleur que la chaîne à l'usine d'armement.

Ils ramassèrent un homme d'âge indéterminé au pied d'un monument à la gloire du régime, un adolescent croquevillé dans une cage d'escalier, puis d'autres hommes et femmes, dispersés un peu partout, tous gelés, tous pétrifiés dans des poses évoquant leur ultime combat. Au deuxième cadavre, Wu Tse eut envie de vomir (pulsion bizarre étant donné que son estomac était vide depuis dix-sept jours). Au troisième cadavre, sa nausée augmenta encore d'un cran. Mais, très vite, l'effort physique brûla ses pensées pathogènes, le travail broya ses sensations nauséabondes et Wu Tse réalisa que la benne était pleine et que le camion devait rentrer: Wu Tse et Lao Zu remontèrent dans la cabine, le chauffeur Lee appuya sur l'accélérateur, le moteur vrombit et l'engin prit la direction de la morgue.

– Notre secteur, le secteur Qizhou, est un bon secteur, affirma Lao Zu. La morgue n'est pas loin, nous serons bientôt de retour. Et si, comme je le prévois, on bat la norme, on gagnera un bol de riz supplémentaire.

Wu Tse n'osa pas démentir l'enthousiasme de Lao Zu. Il pensa à la femme qu'ils avaient ramassée tout à la fin de la tournée. Elle était encore jeune. Son corps élancé donnait l'impression d'une grande fragilité. D'un coup sec, exécuté en cachette de Lao Zu, Wu Tse avait arraché

un doigt à sa main gauche. Et maintenant, tandis que le camion roulait à toute vitesse en direction de la morgue, Wu Tse tenait ce doigt volé dissimulé dans son gant de caoutchouc, guettant la première occasion pour y goûter. Cette occasion arriva quand Lao Zu ferma les yeux pour crier à tue-tête : « Ah ! cette foutue norme, on la battra ! » Wu Tse mordit dans le doigt volé. Le premier goût qu'il ressentit était celui, fade, de la viande gelée. L'instant d'après, le goût de la chair humaine (et l'odeur inimitable du sexe de la femme) se répandit dans sa bouche. Wu Tse revit l'entrejambe de la femme. Les rats (il devait y avoir encore quelques rats) avaient dévoré son sexe. Mais les cuisses étaient intactes. Et, pendant quelques secondes, Wu Tse avait été tenté de posséder cette femme physiquement, malgré sa mutilation. Le désir sexuel avait pourtant cédé à la faim et Wu Tse s'était vu briser le doigt qu'il mangeait à présent. Force lui fut de constater que la pulsion de dévorer dominait sa vie psychique et que sa vie sexuelle était anéantie. Il en fut mortifié. Cette découverte aussi, il fallait la cacher à Lao Zu (Lao Zu le délateur ?). Et Wu Tse réalisa que tout individu vivant et sensible se trouvait dans une solitude sans bornes.

– Allez, dépêchons-nous, hurla Lao Zu en voyant que leur camion était le premier de retour. On bat la norme, j'en suis sûr !

À la morgue, il fallait faire le même travail, mais dans le sens contraire : décharger le camion, vider la benne pleine de cadavres. Entassés les uns sur les autres, les morts s'accu-

mulaient sur les étagères en béton (tels d'énormes conserves de viande). Gelés, ils étaient plus faciles à ranger (observa Wu Tse). Les températures polaires aidaient incontestablement le régime, le froid prenait en charge les humains qui mouraient, il n'y avait aucun problème de conservation aucun danger d'épidémie, les éboueurs n'avaient qu'à ranger les macchabées sur les étagères de la morgue, tout était fonctionnel, le système marchait à merveille (à condition de ne pas rompre la chaîne du froid).

Le régime repose sur des bases plus solides que la population ne se l'imagine, pensa Wu Tse (effrayé par cette découverte).

Robustesse des régimes inhumains.
Découragement. Moral à zéro.

Froid glacial. Fusils automatiques.
Ombres à l'entrée de la bouche d'égout.

Wu Tse tend l'oreille. Aujourd'hui, après avoir compris l'organisation du ramassage des morts et le système de surveillance, il peut attendre le bruit qui lui permettra de courir (si une patrouille de police imprévue ne se pointe à l'horizon) vers le cadavre gisant à quelques dizaines de mètres du trou de canalisation. Mais la ville reste silencieuse. Exaspéré par cet état de siège, Wu Tse pense aux machines de l'usine d'armement, tente de les démarrer par sa volonté avant l'arrivée du camion d'éboueurs. L'impres-

sion d'entendre les presses hydrauliques devient forte. Le bruit qu'il s'imagine réel n'est cependant qu'une pure hallucination. Et Tang Cheng (un des deux camarades de Wu Tse qui attendent avec lui dans la bouche d'égout) le lui confirme d'un imperceptible mouvement de tête : non, ce n'est pas le bruit espéré, le silence reste total, le couvre-feu règne, ils ne peuvent toujours pas bouger. Le bruit qu'a entendu Wu Tse était le bruit des cadavres à la morgue, le bruit de ses souvenirs (qui peut-être anticipe le vacarme de l'usine d'armement mais ne le matérialise pas). Et rien n'exclut (aux crevards ne déplaît) que le camion d'éboueurs arrivera avant le bruit espéré, condamnant Wu Tse et ses complices à rester dans leur trou, frigorifiés.

Mines ulcérées. Incertitude.

Regards braqués sur les cadavres.

Wu Tse sent le froid geler ses os. N'est-il pas déjà mort ? Le silence régnant dans la rue déserte n'infirme pas cette hypothèse. Et ses camarades Tang Cheng et Wang Fu (avec leur air de revenants morts depuis des millénaires) ne réfutent pas non plus cette possibilité, ô combien réelle pour Wu Tse (et, au fond, pour des milliards d'êtres humains qui séjournent actuellement sur cette terre (les deux entités (terre & être humain) étant tout compte fait si vulnérables que le moindre cataclysme (naturel ou technologique) peut les éradiquer en quelques secondes de l'Univers où (depuis combien de milliards d'années ?) ils tiennent une place énigmatique (si énigmatique que la simple évocation de ce problème plonge Wu

Tse dans une rêverie qui, malgré la faim et malgré les températures largement au-dessous du zéro, lui permet de survivre une minute de plus sans bouger et sans trop souffrir de sa condition))).

Stratégie de survie. Énigmes insolubles.

Pensée empêtrée dans les contradictions.

Wu Tse médite son déchirement d'homme... – lorsque le bruit des machines de l'usine d'armement retentit comme un éclat d'obus. Sans perdre une seconde, Wu Tse se lance en avant, fonce tête baissée vers les cadavres (alors que Tang Cheng et Wang Fu restent paralysés par l'enjeu) : Wu Tse court de toutes ses forces, le camion d'éboueurs n'est pas là et le raffut de l'usine d'armement permet d'agir à ceux qui savent en profiter. Wu Tse arrive au premier cadavre, d'un geste habile (appris sous le commandement de l'officier Deng Zhou) attrape les chevilles du mort, tire pour le décoller du sol gelé, et, grognant comme un chien enragé, commence à le traîner vers la bouche d'égout où se dressent Tang Cheng et Wang Fu (ahuris par l'audace de Wu Tse). N'ayant pas réagi assez vite, ils ne peuvent d'ailleurs rien faire d'autre qu'attendre son retour et espérer qu'il parviendra à retourner dans le trou de canalisation avant que les soldats ne le repèrent. Sautant, bondissant sans glisser sur le sol gelé, Wu Tse parcourt la dernière dizaine de mètres qui le sépare de la bouche d'égout, jette le cadavre dans les entrailles du réseau souterrain, puis, sans contrôler si les soldats l'ont aperçu, s'y jette à son tour, disparaissant sous

terre exactement au moment où, à l'autre bout de la rue, lancé à toute vitesse, surgit le camion d'éboueurs.

– On bat la norme : le secteur Qizhou est le secteur de Lao Zu, Lao Zu le roi du ramassage des morts, semble entendre Wu Tse. Mais ces cris ne sont probablement qu'un délire (et Wu Tse s'effondre dès qu'il sent les ténèbres de la canalisation le soustraire aux regards des soldats).

Mission accomplie. Perte de connaissance.

Chute dans le noir.

Puanteur des égouts. Douleur.

Mouvements déréglés dans l'obscurité.

– Quelle nuit, gémit Wu Tse. On ne voit rien.

– C'est normal, nous sommes dans la canalisation.

Allez, mange ça !

Tang Cheng tend à Wu Tse un morceau de viande saignante.

Wu Tse n'en croit pas ses yeux.

– Qu'est-ce que c'est ? Comment puis-je voir dans cette nuit noire que cette viande saigne ?

– Nous avons allumé le feu, murmure Wang Fu. Res-sais-toi, arrête de fixer la voûte de ce sous-sol et mange !

– Manger quoi ? gémit Wu Tse.

Il se redresse, vacille, se cogne la tête contre la voûte trop basse, retombe sur le sol, lance un juron, puis, décidé

à suivre le conseil de Wang Fu, s'empare du morceau de viande que Tang Cheng lui offre, mord dedans, avale.

– Viande d'homme, s'exclame Wu Tse après l'avoir englouti.

– Viande d'homme, viande de bœuf, ça n'a aucune importance, dit Tang Cheng.

– Mange, insiste Wang Fu. T'en as besoin!

Wu Tse mâche la viande en regardant le cadavre du vieillard étalé par terre. Il est sans doute mort de faim et d'épuisement. Mais on peut se nourrir de sa chair. En mangeant la chair de celui qui est mort de faim on peut assouvir sa propre faim. Wu Tse éclate d'un rire qui terrifie ses complices.

– Qu'est-ce qu'il y a? demande Tang Cheng.

– S'il s'était mangé un bras, il ne serait pas mort, dit Wu Tse. Il aurait survécu jusqu'à la fin de l'hiver.

Tang Cheng et Wang Fu oublient de mâcher. Que veut dire ce rire démentiel? La chair humaine qu'ils mangent n'est pas bien rôtie, il y a même des morceaux tout à fait crus, mais elle leur injecte de la force, elle les sauve. Et Tang Cheng et Wang Fu ne comprennent pas les élucubrations de Wu Tse. Que veut-il dire au juste? Qu'est-ce qui le tracasse? C'est pourtant Wu Tse (conscient que sans avoir mangé de la viande personne ne peut traverser ce torrent d'eau glacial qu'est le fleuve frontalier) qui a eu l'idée d'aller voler un cadavre à l'État. Mais ce qu'il dit à présent, après avoir inspecté la carcasse du vieillard dont les bras et les cuisses sont déjà bien entamés, leur semble

tout à fait déplacé, bête, contradictoire avec leur projet initial.

D'où vient le délire de Wu Tse? De son épuisement physique? De sa tête fêlée?

– Mange, grogne Wang Fu. La viande rend fort.

– Cette course t'a épuisé, dit Tang Cheng. Le crevard, ça ne lui est pas venu à l'esprit de se manger un bras. Trop vieux, trop usé pour avoir cette idée. D'ailleurs, des spéculations pareilles...

– ... des conneries nuisibles, conclut Wang Fu. Mangeons!

Wu Tse enfonce ses dents dans la chair saignante, en arrache un morceau, mâche en observant le feu qui brûle dans la canalisation souterraine.

– Et la fumée?

– On a bouché tous les trous, dit Tang Cheng. On y a pensé.

– Il fallait bien, dit Wang Fu. La fumée et l'odeur de la viande rôtie ont une très fâcheuse tendance à remonter à la surface où les soldats et la police guettent la moindre anomalie.

Wu Tse avale les derniers morceaux de viande. Ses crampes à l'estomac se sont calmées, ses troubles de la vision ont disparu. Il observe le mur en béton. Les dirigeants du pays n'ont-ils pas déclaré que tout homme qui voudrait s'enfuir serait puni de mort? Tous ceux qu'on attrape seront fusillés au pied du Mur de l'Exécution! Ils auront droit à trois balles : une balle pour tuer leur corps,

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION :
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2006, N° 84252 ()
Imprimé en France

